

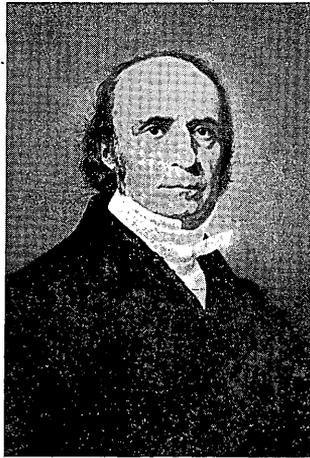
LES NEUCHATELOIS ET LA DIACONIE DE STRASBOURG

Des bords du Lac de Neuchâtel aux rives de l'Ill.

Neuchâtel-Strasbourg? Deux villes ayant apparemment peu de points communs? Et si l'on y regardait de plus près?

Comme les Neuchâtelois qui, sous l'égide de leurs princes, se gouvernèrent eux-mêmes, Strasbourg fut longtemps république d'échevins, de sénateurs et de magistrats, sous une autorité royale peu tracassière, attentive au contraire à ménager l'amour-propre du lieu. Tandis qu'ici, un Farel — ayant du reste plusieurs fois séjourné à Strasbourg — endoctrinait autorités et peuple, là un Geiler de Kaisersberg, un Bücher, un Capiton, faisaient embrasser la Réforme. Auparavant déjà, Neuchâtelois et Strasbourgeois s'étaient trouvés rapprochés. Alliés aux Suisses contre Charles de Bourgogne, les Strasbourgeois et leurs fameux artilleurs, ne côtoyaient-ils point les Neuchâtelois à Morat? Les fameux poêles de notre Hôtel de Ville ne sont-ils pas dus au Strasbourgeois Pertois?

Mais, ce n'est plus sur le plan des coups de main, des horions ou de la faïence, que s'établissent encore de nouveaux contacts. Dans cette ville où une flèche de cathédrale dessine dans les airs un frêle ouvrage de dentelle — dans cette cité où tant de grands arbres tissent une voûte de verdure à l'Ill coulant vers le Bas-Rhin — le pasteur François Haerter — Alsacien — fonde, il y a environ 115 ans, l'institution des Diaconesses de Strasbourg.



*Le pasteur François Haerter
(1797-1873).*

Fondateur de la Maison
des diaconesses de Strasbourg.

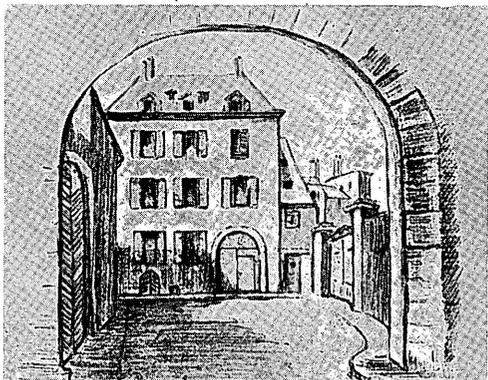
Future pépinière de diaconesses.

En 1820 déjà, le Conseil municipal de Strasbourg décidait de réorganiser l'Hôpital civil, de confier les malades protestants à des gardes de leur religion, les malades catholiques aux sœurs de charité. L'institution qu'Haerter fonde, en 1836, porte d'abord le nom d'*Union des servantes des pauvres*. Ce nom de *servante*, synonyme de *diaconesse*, mot grec d'origine, indiquait l'esprit d'un groupement qui, dès 1839, devait devenir centre d'une œuvre nouvelle, véritable pépinière humaine.

Débuts modestes !

Toute jeune fille désirant faire partie de l'Union subit une épreuve. Elle promet de consacrer sa vie à sa vocation. On lui impose les mains. On lui confère une devise. Dix jeunes filles qui se « tutoyent », pratiquant

entre elles discipline fraternelle, sont d'abord consacrées ensemble à cet apostolat.



*Le berceau de l'Oeuvre
Rue du Ciel.*

C'est à la rue du Ciel — nom prédestiné ? — qu'en 1842, une petite maison du quartier le plus tortueux de la cité, devient le siège du primitif Diaconat de Strasbourg. Il est dirigé par Catherine-Madeleine Keck, née Bein. Elle est secondée par trois femmes de tête, Mesdames Passavant, Rausch et Ehrmann.

Le but, exprimé dans un premier procès-verbal, est la fondation d'une maison de diaconesses évangéliques, destinées à former,

d'une part des gardes-malades, d'autre part, des institutrices pour enfants dans le besoin. Des maisons analogues, récemment fondées, Kaiserswerth, Paris et Echallens — cette dernière origine de Saint-Loup — tiennent lieu d'exemples, de stimulants.

Regards en arrière.

Si l'on songe au rôle joué par les femmes, jadis, dans l'introduction des nouveaux cultes — si l'on songe aux saintes femmes qui assistèrent le Christ, si l'on se reporte au 3^{me} siècle où la charge de diaconesse s'apparente au clergé, si l'on scrute l'époque de Justinien, illustrée par 60 diacres, 80 sous-diacres et 60 diaconesses, l'on s'étonne moins que la *diaconie féminine* nous ait été transmise par la Constitution apostolique. Rafrâchie par les modernes églises d'Europe au moment d'un réveil religieux, la diaconie a fleuri. Elle s'épanouit aujourd'hui comme une rose ressuscitée du christianisme primitif.

C'est cette certitude, cette conscience de qualités innées de la femme — apanage qui lui est exclusif, doublé de modestie, d'anonymat et de renoncement — qui décide de cette fondation de Strasbourg. Peut-être, fut-elle inspirée aussi par les initiatives éparpillées du pasteur Kelönne, du ministre de Stein, d'Amélie Sieveking, d'Elisabeth Fry, de Gossner à Berlin, de Théodore Friedner, autant de propagateurs — entre 1815 et 1835 — de l'idée du diaconat féminin ?

Un départ difficile.

A Strasbourg, école, asile gratuit, hôpital, vont surgir, grâce à la munificence d'industriels, de philanthropes de la ville — mais aussi de Mulhouse, Guebwiller et Thann. Voici qu'apparaît un Comité de l'œuvre, un Conseil intime formé de la sœur supérieure, des sœurs directrices, porteuses d'une croix d'argent avec devise. Les locaux de la rue du Ciel ne peuvent contenir que dix malades, une école de cinquante fillettes, une communauté de dix sœurs ! Les sœurs parleront l'allemand et le français. Très tôt, elles se rendront utiles au dehors.

De caractère fondamental, protestant et germanique, l'institution, en pays bilingue — à la frontière de différentes églises — ne tarde pas à s'inspirer d'une sorte d'esprit français. De classiques attaques — concomitantes à tous les progrès — se traduisent, à l'origine, par certaines boutades des catholiques. Plus d'une fois, à la porte de la maison, on placarde ces mots : « fabrique de fous ! » Même certains pasteurs rationalistes accusent l'œuvre d'être le fruit d'une exaltation malade.

Lorsque, sous Louis-Philippe, le Comité désire faire reconnaître le caractère *d'utilité publique* de l'institution, un membre du Directoire déclare qu'il faudrait exclure que l'on marchât là sur les traces d'ordres catholiques ou de jésuites, que l'on s'abstînt donc de pressions morales et de captations d'héritages ! La suspicion qu'inspirent d'autres fondations philanthropiques retardera la reconnaissance officielle *d'utilité publique* de la maison. Après la révolution de 1848 — quand le gouvernement passe à Louis-Napoléon — Braun, président du Directoire, invite Haerter à renouveler ses démarches. Ce dernier n'obtient un résultat qu'en 1852. L'institution acquiert ainsi la personnalité juridique.

D'autres attaques — du parti luthérien strict — fusent de toutes parts. La comtesse Agénor de Gasparin — née Valérie Boissier — dans un ouvrage intitulé : *Les ordres religieux au sein du protestantisme*, fulmine contre les maisons de diaconesses. D'autorité, les orphelins ne trouvent-ils pas des parents ? — s'écrie-t-elle — les pauvres, des secours, les malades, des médecins. Il faut persuader cette criarde que son social automatisme est en défaut. De façon éclatante, ne reniera-t-elle pas plus tard ses premières impressions en fondant, avec son mari, à Lausanne, l'école des gardes-malades de la Source ?

Maison-mère. Malades, Pensionnaires. Stations du dehors.

Malgré des débuts, parfois malaisés, voici que le logis de la rue du *Ciel* — paradoxe ? — est trop exigü ! L'œuvre doit quitter son berceau. On loue, rue Sainte-Elisabeth, vaste maison, jouissant d'un jardin. Déménagement déjà en 1844. Peu après, transfert de son école protestante — de 120 enfants — rue des Fribourgeois, pour la séparer des malades.

En 1848, déjà, deux diaconesses de Strasbourg secondent, durant un an, le personnel de Préfargier.

Trois sœurs, en novembre 1849 — Elisabeth Kopp, Lydia Bastian, Lina Küss — sont chargées de diriger l'Hôpital de la Ville, à Neuchâtel. Sœur Emilie Nicôlas se joint à elles. Peu après, une autre sœur, Catherine Weber, prend en main le Dispensaire, installé au début, pour nos malades pauvres, au 3^{me} étage de l'Hôpital de la Ville. Avec les ans, à notre Hôpital de la Ville, vont se succéder comme sœurs supérieures, Sophie Pury, Louisa Keck, Frédérique Piton, Julie Fubach, Concorde Keck, Marie Dyoens, Charlotte Beels, Amélie Zabren, Selma Yung, Wilhelmine Horn. Mais n'anticipons pas.

L'année suivante, en 1850, les sœurs de Strasbourg dirigent l'Hôpital Chenal, de Sainte-Marie-aux-Mines. Au nombre de 44, elles sont réclamées de toutes parts. Elles ouvrent un Disciplinaire pour jeunes filles condamnées par les tribunaux. Acquisition d'un immeuble voisin ; installations nouvelles en 1853, — année où sont accueillies déjà plusieurs centaines de malades.

Une maison de *pensionnaires* âgées, souffrantes ou isolées, se greffe sur l'institution.

On compte alors au diaconat sept branches d'activité, dont une « œuvre des soupes ». Les sœurs sont mises à contribution déjà à Colmar, Mulhouse, Dornach, Bâle, Guebwiller, Illzach.

Les contacts avec Neuchâtel se multiplient. Nouveaux développements.

Sophie de Pury — née à Neuchâtel en 1834 — est entrée, en 1856, comme novice au diaconat. Son activité — on le verra — marquera dans les annales.

En 1859, cinq diaconesses de Strasbourg sont appelées à remplacer à Neuchâtel, les sœurs catholiques — ou Dames hospitalières de Besançon — de l'Hôpital Pourtalès. Ce sont d'abord : Louise Büchenschütz, Louise Keck, Concorde Keck, Christine Mohr, Caroline Cikratzi. Plus tard, trois autres sœurs se joindront à elles.

On confie, en 1860, à sœur Lydia Bastian, l'Hôpital du Val-de-Travers, à Couvet, fondé cette année-là, mais qui — grâce à de généreux dons — pourra s'installer dans son bâtiment actuel, dès 1877.

L'Hospice de la Côte, inauguré le 7 février 1865, est desservi d'abord par deux sœurs de Saint-Loup. Un rapide développement exige l'envoi de quatre sœurs de Strasbourg à Corcelles en 1871. Le 4 juillet 1868, l'Hospice

de la Côte avait acquis le bâtiment qu'il occupe encore aujourd'hui. Cette maison va subir une impulsion qui ne se ralentira point grâce au dynamisme d'une série de pasteurs, Jâmes Wittnauer — l'un des fondateurs — Adolphe Petitpierre, Henri Vivien, Paul de Coulon, Georges Vivien, Paul Perret.

Quand, en 1867, le Diaconat de Strasbourg célèbre son 25^e anniversaire, le pasteur Haerter, toujours à la brèche, vient de voir s'éteindre deux précieux amis : le pasteur Vermeil, fondateur du Diaconat de Paris, le pasteur Fliedner, animateur de Kaiserswerth. M. Haerter peut établir — non sans fierté, à ce moment-là déjà — un magnifique bilan. Sur



Cour du « Bon Pasteur ».

114 sœurs expérimentées, 63 se partagent les missions extérieures. On a acheté, en 1866 — rue Saint-Marc — un ancien couvent. On y installe — en les modernisant — la plupart des services existants. Cet immeuble, avec les années, deviendra le « Bon-Pasteur », le vaste collège Lucie Berger.

Au moment où éclate la guerre de 1870, grand remue-ménage. L'Hôpital civil de Strasbourg demande au Diaconat de lui céder son immeuble de pensionnaires ; on projette de construire une nouvelle maison pour celles-ci dans un jardin Ott. Peu après, prévaudra une solution réunissant tous les bâtiments. Rien sans peine, ni soucis. Le bruit d'un essaim de maçons, de charpentiers, de couvreurs, la poussière, la hausse du coût des matériaux et de la main-d'œuvre ne cessent qu'en 1874 ! Le 31 mai de cette année-là, une nouvelle maison-mère, avec hôpital et asile — ensemble comprenant 200 salles, chambres et dépendances — pourra être inaugurée ; les pasteurs Haerter fils, Haas, Hirtz, Charles Bœgner, président à une magnifique cérémonie honorant ténacité et discipline.

Marie de Tribolet, née au Sorgereux, à Valangin, en 1838, était entrée, en 1864, comme novice au Diaconat. On la retrouvera au cours de cet essai.

Cadre international.

Il est intéressant de situer ce diaconat dans la nomenclature des diaconies féminines apparues entre 1837 et 1860 : Berlin 1837, Paris 1841, Strasbourg et Saint-Loup 1842, Dresde et Berne 1844, Karlsruhe 1851, Riehen 1852, Stuttgart et Neuendettelsau 1854, Zürich 1856, Spire 1859.

A la même époque, une centaine de diaconats féminins s'installent encore en Allemagne, en Autriche, au Danemark, en Courlande, en Lettonie, en Esthonie, en Finlande, en France, en Hollande, en Pologne, en Roumanie, en Norvège, en Suède, en Tchécoslovaquie ; ils disposent d'environ 40.000 sœurs, dans 17.000 champs d'activité.

Apports neuchâtelois. Communauté jusque dans l'Au-delà.

On sait que la valeur d'une telle maison — sorte de démocratie féminine — dépend, avant tout, des sœurs qui la composent. Pour que vive et survive l'œuvre commencée par quelques-unes — continuée par des centaines d'autres — il faut qu'un miracle s'opère, celui de la foi exprimée dans mille cœurs. La vocation de diaconesse — une des plus nobles — n'est point à la portée de tout le monde. Plus d'une jeune fille, arrivée pleine de joie, s'en retire fatiguée, découragée ; d'autres renoncent ; elles manquent de patience ou se marient. A leur poste — les plus sérieuses, les plus tenaces, les plus nombreuses sont mortes âgées, méritant leur retraite, heureuses d'une vie sans autre issue, faite de devoirs obscurs, d'autant plus glorieux.

La sœur supérieure est l'âme d'une telle maison. Elle réchauffe sans cesse celles qui portent leur fardeau, anime son entourage, stimule celles postées plus loin ; elle se déplace, se multiplie. Son excellente mémoire, sa connaissance des hommes, sa volonté, sa profonde humilité doivent l'aider à diriger dans la paix. Pour supporter pareil poids, il faut être cultivée, maîtresse-femme, ni bas-bleu, ni colonel ! On voit quelle sélection doit s'opérer. Si je rappelle ces indispensables aptitudes, c'est qu'au fil du temps, une Neuchâteloise, qui nous fait honneur, dirigera l'institution.

Sœur Uranie Ecuyer, née à Neuchâtel en 1847, entre au Diaconat de Strasbourg en 1871. Elle sera peu après emportée par le typhus. Sœur Emma Béguin, née à Rochefort en 1845, Sœur Sophie Sandoz, née à Neuchâtel en 1856, entrent au Diaconat en 1873.

En 1878, c'est le tour de Sœur Marie Monnier, née à Dombresson en 1851 ; elle se distingue, plus tard, à la maison-mère et à Couvet.

Augusta de Coulon, née à Neuchâtel en 1838, va être durant 21 ans professeur au Bon-Pasteur. Elle sera membre du Comité du Diaconat, puis, en 1895 et 1896, trésorière de l'œuvre. Depuis 1897, ses cendres reposent à Strasbourg.

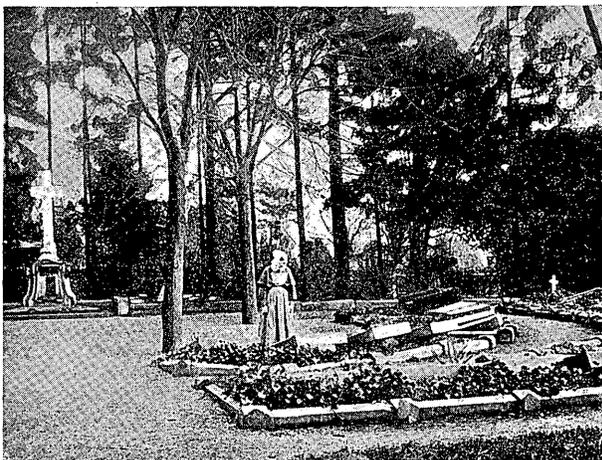
En 1881, Sœur Rose-Henriette-Elisabeth Junod, née à Chézard-Saint-Martin en 1861, entre au Diaconat. Dans son journal et ses relevés

de correspondance remplissant divers cahiers dont il sera question, sœur Elisabeth Junod relate son enfance, ses dix ans dans la maison-mère — de 1881 à 1891 — ses périodes de travail à Genève et Prétoria. Elle y note finement que lors de son premier Noël à Strasbourg, sœur de Pury et sœur Keck offrirent, comme étrennes aux novices, un lot de serpillières et de brosses à récurer.

Au même moment est reçue Sophie Wavre, née à Neuchâtel en 1853. Strasbourg lui confiera un poste à l'Hospice de la Côte, à Corcelles. Elle sera vingt-quatre ans au service de l'œuvre.

Au patronage de quarante-cinq ans de Henriette Keck succède, en 1887, au diaconat, celui de sa sœur, Louise, très bref.

Disons, en passant, qu'une cohésion — singulièrement *vivante* — de sœurs se soude encore dans la *mort* même : à Strasbourg, les sœurs reposent ensemble dans leur propre cimetière : le « *Schlœssel* » de Koenigshofen ; d'autres se sont retrouvées, ensevelies sous la terre légère de Saint-Gall. A Münster, à Mulhouse, des cimetières — inviolés — sont réservés aux diaconesses. A Neuchâtel — à Clos-Brochet — non loin des tombeaux Pourtalès, notre terre recouvre quatre sœurs de Strasbourg. La première — sœur Marie-Elisabeth Kopp — fut directrice de notre Hôpital de la Ville. Ce lieu paisible fit souvent l'objet de pèlerinages.



Cimetière des Sœurs, à la Maison de retraite du « *Schlœssel* ».

Un mot des aumôniers, des médecins et des stations extérieures.

Le personnel masculin joue, dans semblable institution, rôle important. Outre un comité de messieurs administrant la maison avec la sœur supérieure, la mission des médecins et aumôniers est essentielle.

Affairé, l'aumônier visite les malades, le personnel, fait les cultes. Il préside aux exercices de Sainte-Cène, organise des conférences, assiste la directrice. Cours d'histoire sainte, d'histoire de l'église. Il rédige une feuille — l'organe de la maison — ainsi que des rapports périodiques.

Après les ministères de Messieurs Haerter, Ehrhardt, Haas, Fischer, Zaeslin, d'autres se succèdent.

Quels furent les médecins de la maison ? Après le Dr Schuré — pre-

mier médecin du diaconat, qu'assista le Dr Hepp, pharmacien de l'Hôpital de la Ville de Strasbourg — viennent les Drs Schmeiter, Munch, Herrenschmidt, Schäffer, Kreis, Boeckel, Héring, Stœbler, qui, tous, à leur tour, forment les sœurs, en font des pharmaciennes, les initient à l'anatomie, à l'hygiène, aux exigences de la technique moderne. Soins délicats. Opérations.

Un tableau, publié à Strasbourg en 1893, montre quels sont à ce moment-là les « stations intérieures » en ville même ; il marque l'extension considérable prise par les « stations extérieures », Neuchâtel, Bischwiller, Brumath, Bouxviller, Colmar, Corcelles, Couvet, Dornach, Guebwiller, Sainte-Marie, Mulhouse, Münster, Oberhofen, Ribeauvillé, Schiltigheim, Neuhof, Valentigney.

Berthe Messerli, née à Neuchâtel en 1860, entre au Diaconat de Strasbourg en 1884, avec piano de grande marque faisant pâlir l'harmonium ! Sœur Messerli fera un stage de deux ans à Männedorf.

Mon propos n'est point ici de faire l'histoire complète du Diaconat de Strasbourg. Il faut souligner surtout deux choses : une importante contribution neuchâteloise, une imposante pénétration strasbourgeoise chez nous. Nous bénéficiâmes, sans cesse, aussi, des utiles contacts que Strasbourg entretenait avec les diaconesses de Neumünster, à Zurich, avec celles de Dresde, de Stuttgart — animée par le prélat Kapff — avec les maisons de Paris, de Saint-Loup, de Kaiserswerth.

Une Neuchâteloise nommée directrice. Ses hésitations de jeunesse.

« Labeurs et joies, luttes et victoires », tels sont les mots qui eussent pu s'inscrire sur le front de Sophie de Pury qui — novice en 1856 — était nommée à l'unanimité Sœur supérieure au Diaconat, le 6 décembre 1887.

Elle était l'un des sept enfants d'Edouard-Charles-Alexandre de Pury et de Julie de Sandoz-Travers. Sa biographie, parue d'abord en allemand, en hollandais, en suédois, fut ensuite éditée en français à Strasbourg, Paris et Neuchâtel. Il s'agissait d'une incontestable personnalité, d'un être extrêmement sensible, tout à la fois pondéré et maître de lui. Cette souplesse de caractère, jointe à l'humilité, à une rayonnante piété, à une instruction privée très poussée, l'avait préparée, sans qu'elle s'en doutât, à la direction délicate d'une lourde entreprise.

N'y a-t-il pas grand mérite à se priver de tout, lorsqu'on jouit d'une existence privilégiée ? Les hésitations de la future novice avaient été nombreuses, malgré ses visites à Strasbourg, malgré son admiration pour l'inaltérable dévouement des diaconesses rencontrées à Neuchâtel. En relevant les mérites d'une carrière aux succès inattendus, ne convient-il pas de s'arrêter une seconde au seuil de celle-ci ?

Elle écrivait à 19 ans : « Devenant diaconesse, je devais dire adieu à une foule d'occupations favorites qu'il m'était très pénible de laisser pour en embrasser d'autres qui n'avaient pas pour moi le plus petit attrait, et même, pour tout dire, qui m'inspiraient une vive répulsion. Quand j'étais une petite fille de 8 ans, je me figurais que les femmes, comme les hommes,

devaient embrasser une vocation et je me creusais la tête pour savoir que devenir. Maman, venant à mon aide, me parla de la belle œuvre des diaconesses ; j'acceptai cette idée d'emblée sans trop y réfléchir et courus l'annoncer à mes frères et sœurs. Puis, pendant plusieurs années, je cessai tout à fait d'y penser. »

A 16 ans, cette perspective la hante de nouveau : « Cette pensée tomba sur mon cœur comme un poids écrasant ; il me semblait que Dieu lui-même me disait « tu deviendras diaconesse ». Et tout mon être se révoltait à cette pensée, je la repoussais de toutes mes forces ; plus je la chassais, plus elle revenait m'assaillir, ne me laissant ni trêve, ni repos ; j'en étais d'autant plus malheureuse que j'y voyais clairement le doigt de Dieu ; ce n'était pas mon imagination qui m'y poussait, elle s'y opposait au contraire ; ce n'était pas les hommes, personne ne m'en avait dit un mot ; ce n'était pas le diable, l'esprit des ténèbres n'incline jamais à une œuvre pareille ! »

Elle finit par prendre position sans que la *résignation* domine, guidée par le désir de servir Dieu, son cher pays neuchâtelois, une humanité souffrante qui la jette parfois dans l'effroi.

En costume de novice avant d'être agrégée au bout de deux ans — elle est affectée au service des malades. Elle sera consacrée *diaconesse* le



Sœur-supérieure Sophie de Pury
(1834-1901).

Directrice de l'Hôpital de la ville de Neuchâtel de 1870 à 1880. Dès 1887 Directrice du Diaconat de Strasbourg.

19 juillet 1863, après stage à l'Hôpital Pourtalès d'autant plus dur qu'on ne partage pas entre férule du devoir et paradis de son enfance. Les vacances des diaconesses n'ajoutent-elles pas elles-mêmes de l'amertume aux tâches à reprendre ? L'histoire de sa vie est un film de bienfaisant éclairage où les ans succèdent aux ans dans l'effort. On y assiste au bombardement de Strasbourg, à l'arrivée de sa sœur, Julie de Pury, comme professeur de littérature française au « Bon-Pasteur », annexe du diaconat. Cette dernière — en souvenir — laissera un charmant recueil de poèmes de son cru : « Les Cigognes de Strasbourg » qu'on retrouve encore à la Bibliothèque de la Ville¹.

Après la guerre de 1870,

¹ Voir aussi pour *Sophie* et *Julie* de Pury et la famille Pury : *Patrie neuchâteloise* t. III, p. 49 à 98, — spécialement p. 97 et note 1.

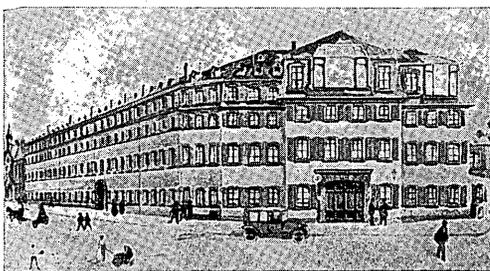
le travail n'a point manqué. Précisément, de 1870 à 1880, Sophie de Pury est Sœur-directrice de l'Hôpital de la Ville de Neuchâtel. Combien plus vont se resserrer les liens Neuchâtel-Strasbourg ? Bientôt, le 31 octobre 1881, Sœur Sophie célébrera son jubilé de 25 ans d'inlassable labeur.

Quand en 1887, elle accède à la direction du fameux diaconat de Strasbourg, après plus de 30 années de travail, une pluie de lettres d'encouragement, de félicitations — émanant de personnalités, de sœurs fixées dans les régions les plus variées — tombe, incontinent, sur son pupitre de la rue Sainte-Elisabeth.

Durant une quinzaine d'années, elle sera l'âme, le cerveau et le cœur d'une institution connue de toute l'Europe.

Emouvant cinquantenaire.

On marque — en 1892 — le brillant cinquantenaire de la maison. Il coïncide avec la célébration de celui des diaconats de Paris et de Saint-Loup, dont la fondation fut à peu près simultanée. Impressionnante affluence de délégués, venus de partout, à Strasbourg. Amoncellement de cadeaux. De fortes sommes, d'innombrables dons, arrivent rue Sainte-Elisabeth. Le capital décuplé de l'établissement facilitera son avenir. Les maisons apparentées, la Faculté strasbourgeoise de théologie, l'empereur d'Allemagne, l'impératrice, le Statthalter, prince de Hohenlohe, le baron von der Goltz, le Chambellan de Mirbach, rivalisent de désintéressement et de courtoisie.



*Maison des Diaconesses à Strasbourg,
Rue Sainte-Elisabeth.*

Une allocution du pasteur Samuel Robert, de Neuchâtel, dans la chapelle des diaconesses, évoque son récent voyage en Terre-Sainte.

Un autre Neuchâtelois — le pasteur Robert-Tissot — dans un discours du jour précédent, au Temple-Neuf de Strasbourg, exprimait la reconnaissance de son canton. Sa belle péroraison (2 Cor. 4, 11-12) développait le thème : De sorte que la mort agit en nous et la vie en vous : « On ne meurt pas une fois pour toutes ; il faut mourir tous les jours, on ne meurt pas tout entier d'un jour ; on meurt lambeau du cœur après lambeau du cœur, fibre après fibre, racine du péché après racine du péché. » Cette évocation du ministère de Saint-Paul fait impression, tandis qu'un troisième Neuchâtelois, le pasteur Borel-Girard, associe, en d'alertes vers dont il est coutumier, les pasteurs Vermeil, de Paris, Germond, de Saint-Loup, et Haerter, père et fils.

Est présent aussi, le pasteur Wittnauer, chapelain de l'Hôpital de la Ville de Neuchâtel. Il y va de vœux vigoureux, auxquels se joignent

ceux du pasteur Jules Petitmaître, de Couvet. Des télégrammes arrivent des diaconesses de Stockholm, de Christiania, de Hambourg, de Hanovre, de Silésie, d'Autriche.

C'est le moment où, à Kaiserswerth, se tient une conférence générale où se réunissent déjà les déléguées de 66 maisons-mères comprenant 8600 sœurs réparties dans plus de 2800 stations.

Après une carrière lumineuse. Fin de l'apostolat de Sœur Sophie de Pury.

Sœur Sophie de Pury, qui avait présidé avec entrain à cette commémoration, vit sa santé chanceler en 1901, après une visite à Corcelles, à l'Hospice de la Côte. On la soigne au Val-de-Travers, à Monlési, où une pièce porte encore le nom de *chambre des diaconesses*. Puis, — assistée de Sœur Sophie Baquol — elle sent approcher sa fin au presbytère des Ponts-de-Martel.

Son journal, d'une part, ses poignantes lettres, d'autre part, conservées dans les archives du diaconat, montrent quel déchirement provoque l'approche d'une menaçante séparation. A Strasbourg, une auxiliaire anglaise, sœur Alice Corbett — directrice de l'Hôpital civil de Mulhouse — remplace sœur Sophie Pury. Celle-ci, mourante, s'excuse affectueusement auprès de ses collègues, de renoncer à leur cimetière privé du Schlössel : « N'est-ce pas, cela ne fera rien à mes chères Sœurs qu'on me « garde ici ? Dis-leur que toute la terre est au Seigneur. Je veux rester « près des montagnes et des forêts que j'ai tant aimées ».

Le 7 janvier 1901, dans la neige, une population en deuil lui adresse un dernier salut tandis que s'ébranlent les cloches de l'église des Ponts-de-Martel. Une digne, une belle personnalité de notre terroir, s'éteignait à 67 ans.

Portrait strasbourgeois de Sœur Marie de Tribolet.

La route de Marie-Louise-Cécile de Tribolet est courageuse depuis son enfance au Sorgereux. Elle est la fille de Charles-Louis-Frédéric de Tribolet et d'Uranie de Montmollin. Son père a été Conseiller de ville, maire des Brenets, châtelain du Landeron.

Marie de Tribolet est la sœur de Maurice-Frédéric de Tribolet-Meuron, dont beaucoup de contemporains se souviennent encore. Qu'on me pardonne ici une parenthèse, la tentation, pour mieux situer une *sœur*, de rappeler un *frère*, et quel frère ! Professeur à l'Académie de Neuchâtel, il en est le recteur de 1903 à 1905. C'est l'auteur de diverses biographies et d'études minéralogiques.

Toujours séduit par les matières étrangères à notre sol, à notre faune, tombait-il chez un ami sur un bibelot d'onyx ou d'ivoire que — souriant — il l'empochoit ; l'ami, peu après, retrouvant son objet sur la cheminée de M. de Tribolet, le récupérait non sans malice. Géant très sympathique,

il se mettait, le soir, en pantoufles, dans son salon, au milieu de ses invités, leur disant : « Quand je n'ai pas de visites, je me couche à 11 heures ; quand j'en ai, à 10 heures » ! Compensation du hasard : les nuits récupératrices — qu'il appréciait fort — coïncidaient, pour sa sœur du diaconat de Strasbourg, avec mille et mille veilles au chevet de l'humanité !

Sœur Marie de Tribolet, au regard intelligent, au visage extrêmement éveillé, encadré de sa coiffe blanche de diaconesse, fut une magnifique nature. C'était vif argent à ne point laisser se ternir. Au biographe de lui rendre ici l'éclat mérité ! Ses dons de pédagogue l'imposèrent comme professeur de français et de religion au Bon-Pasteur.

Sa collaboration sera cependant multiple. Elle dirige les pharmacies de Mulhouse et de Strasbourg. La voici garde-malade au Gymnase de cette ville. Ses dons d'administrateur en font, au diaconat, le bras droit de la directrice. Hormis sa vie féconde à l'étranger, sœur de Tribolet, liée à Neuchâtel par l'affection, ne cesse de s'intéresser à nos propres œuvres de philanthropie ; elles reçoivent d'elle maints témoignages de générosité discrète.

A Strasbourg, en 1870, elle se dépense sans répit pour les blessés de l'ambulance de fortune du séminaire du Quai Saint-Thomas.

Sœur Marie de Tribolet expire dix ans après sœur Sophie de Pury. Elle meurt le 16 novembre 1910 au diaconat, ayant à son actif 46 ans de dévouement ; elle a 72 ans. Dans une plaquette éditée à sa mémoire, demeurent réunis oraisons prononcées par les pasteurs Zaeslin, Perrenoud et Daniel Junod, épitaphes en vers, extraits de correspondance.

Sœur de Tribolet n'était satisfaite que d'un travail ininterrompu pour l'amour et l'idéal chrétiens.



*Sœur Marie de Tribolet
(1838-1910).*

Diaconesse de Strasbourg durant 46 ans.

Excellente aubaine.

Une mention signale plus haut l'entrée d'Elisabeth Junod, au diaconat. Son « journal » que j'y ai retrouvé — contenant de savoureuses remarques tirées d'une bible de famille, de notes de sa mère, de lettres de son père et de contemporains — est d'autant plus excellente aubaine, qu'il restitue tant une tranche de vie à Strasbourg, que 40 ans d'activité au milieu de nous comme directrice de l'Hôpital Pourtalès ! Quelques pittoresques réflexions de jeunesse préludent à un avenir d'austérité.

Son père — le pasteur Henri Junod — avait quitté au début de

1868, sa cure de Chézard-Saint-Martin pour son nouveau presbytère rue de la Collégiale 10 à Neuchâtel. A 7 ans, Elisabeth, en séjour à Couvet chez sa grand-mère Dubied, y allume de petits feux de résine pour souhaiter bon accueil à ses parents. Un schisme va diviser l'église neuchâteloise : « Quel courage il fallut à notre père pour donner sa démission de pasteur officiel ! » Sa mère, qui la conduit à Kœnigsfeld, fait visite, en passant à Strasbourg, à une diaconesse de chez nous, Sœur Emma Béguin. Toute jeune, réfractaire à l'allemand, Elisabeth Junod — de rage — répète vingt fois le même mot pour le bien prononcer. Ses textes bibliques émergent de régalades de gâteaux au beurre.

Décision délicate.

Dix-sept sœurs de Strasbourg, y compris Sophie et Julie Pury, signent en 1874, une lettre invitant le père d'Elisabeth et cette dernière à faire visite au diaconat ; elle notera : « Cette maison de diaconesses m'a bien plu, mais que de renoncements ! » De 1875 à 1880, reprise des classes à Neuchâtel, où enseignent Louis Favre et Mlle Bonhôte. Sa famille la cède, plusieurs mois, à 15 ans, à Madame Maurice de Pourtalès pour s'occuper de ses jumeaux Albert et Marguerite. Vacances à La Lance.



Sœur Louise Keck.
(1833-1887).

Directrice de l'Hôpital de la ville de Neuchâtel, puis Sœur-supérieure du Diaconat de Strasbourg.

Chez les Junod, les conversations familiales ont souvent trait au diaconat. Personne n'influence Elisabeth. Son instruction religieuse l'aide à saisir la portée du don de soi-même.

Sœur Louise Keck, directrice de notre Hôpital de la Ville — qui accèdera par la suite au patronage de la maison-mère de Strasbourg — demande à Dieu qu'une des demoiselles Junod devienne diaconesse ! Elisabeth l'apprend : « Je préfère faire un détour que de la rencontrer, ça ne la regarde pas » !

Une autre Neuchâteloise, Hélène Barrelet, nièce de Sophie de Pury — cocatéchumène d'Elisabeth — est attirée par cette vocation ; elles en parlent ; la première

décidée l'annoncera à l'autre. Elisabeth écrit : « En tout cas, ce ne sera pas moi »...

De studieux séjours à Chaumont chez les Perregaux-Montmollin, ou à Corraillod comme préceptrice du jeune Armand Du Pasquier, préparent Elisabeth Junod aux examens d'Etat qui lui confèrent brevet d'enseigne-

ment. Insensiblement, paraît mûrir en elle la généreuse pensée de consacrer son existence à une œuvre magnifique.

Elle s'y décide enfin.

En octobre 1879, son père lui mande : « La première bénédiction que tu devras au diaconat jusque dans l'éternité, ce sera donc d'avoir mis ton âme au large pour courir dans la voie des commandements de Dieu avec une allégresse croissante. »

Impossible de reproduire ici les lettres d'intime confiance chrétienne échangées — alors — entre Elisabeth Junod et le pasteur Haas, aumônier au diaconat. Sophie Wavre et Lucie Matthey accompagneront Elisabeth Junod à Strasbourg.

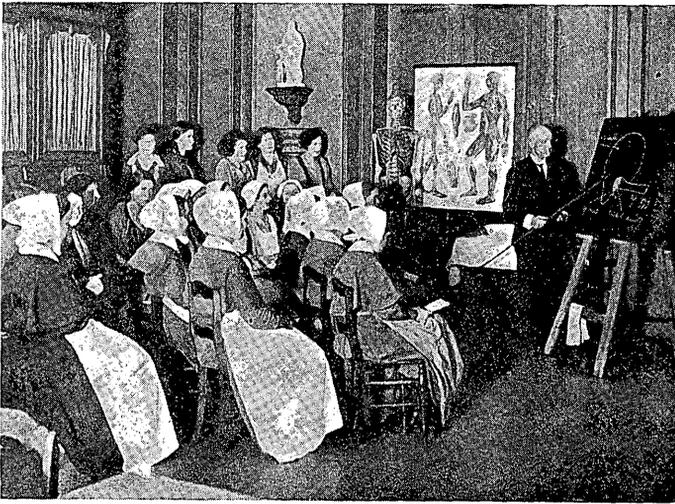
Consolation.

Il ne faudrait pas croire qu'humainement la décision — prise devant l'appel, la vocation — supprime la lutte. Sœur Junod écrit peu après, en février 1881 : « Jamais les lettres de maman n'ont atteint le vif comme » cette fois-ci ; il a fallu bien lutter avant d'être tout à fait maître de moi. » O Seigneur ! Aide quand le cœur saigne ! Viens me remplacer tout ce » que tu m'as demandé et remplis-moi de paix et de joie ! Sans Toi, je ne » suis rien. »

Son père la console : « Toutes choses sont *de Lui, par Lui, pour Lui.* » Voilà, ma bien-aimée petite diaconesse, la devise que je demande au » Seigneur de graver dans ton âme en trait de feu au commencement de » cette nouvelle année. Travaille à l'avancement de Son règne. *Il n'y a pas » de plus grand honneur à offrir aux hommes.* Cela n'interdit pas à quel- » ques petites larmes de se frayer un chemin par le coin de l'œil. »

La correspondance confiante de cette famille est un haut témoignage des indissolubles liens — du ciment à toute épreuve — que maintenait entre tous ses membres la foi chrétienne. Effet d'un réveil religieux régional ? — en partie ! Mais fort digne *tradition neuchâteloise* où les parents sont alors déjà dans certains milieux — pour leurs enfants — de précieux camarades¹.

¹ Le *Messenger boiteux* de 1884, à côté d'autres journaux, contient la nécrologie du pasteur Henri Junod — père de sœur Elisabeth — mort à Neuchâtel en octobre 1882 de la fièvre typhoïde qui y sévissait. Né en 1825 à Lignières, consacré à Neuchâtel en 1851, il avait été ministre à Rochefort-Bôle, à Saint-Martin, et avait succédé, en 1867, à Neuchâtel, au Doyen Du Pasquier. On sait qu'après 1873, il était demeuré l'un des soutiens de l'Eglise indépendante. Son fils — frère d'Elisabeth — Daniel Junod, pasteur à son tour, exerça le saint-ministère à Savagnier, Boudevilliers, puis à Neuchâtel, où il fut un des pionniers de la *Croix-Bleue* et du *Journal religieux*. Son souvenir est encore très présent à notre génération. Le *Messenger Boiteux* lui consacre une notice en 1943. L'un et l'autre prêchèrent de façon fort distinguée aux deux *Temples-Neufs* de Strasbourg et de Neuchâtel. On sait que le propre fils du dernier — M. André Junod — est actuellement le chef d'une des paroisses de notre ville.



Leçon du docteur.

De la cuisine aux cultes par la musique et l'anatomie.

Inattendus sont certains détails du « journal » de notre compatriote à Strasbourg, qu'il s'agisse de vaisselle, de lessive, de cuisine, de lingerie ou de paillasses : « C'est inouï ce qu'on fait dans cette cuisine en un jour. » Vendredi, nous avons 41 poules et pigeons à vider et des poissons si peu » morts qu'ils nous sautaient hors des mains et clapotaient sur l'évier. » Une digue du Rhin s'est rompue, voici les caves inondées : « Dans notre rue, on a établi des poutres et des planches, et vers le couvent des réparatrices, on transporte les piétons en nacelle. »

Grande fête de Noël, surprises, trio de Händel, arrivée de MM. de Coulon, Jacottet, Wittnauer, Jacot, Godet. On transporte un arbre illuminé dans toutes les chambres de malades.

« Notre pharmacie est si propre et charmante, qu'elle ferait envie à plus d'un pharmacien. » Elisabeth Junod la dirige longtemps avant d'être remplacée par une sœur russe, Hélène de Kutzinski.

Après de brèves vacances à Chaumont, à Champey, au Portalet, à la Cabane d'Orny avec nuit sur la paille — visites et travaux à l'Hospice de Corcelles, à l'Hôpital de Couvet.

Au retour à Strasbourg, découvertes en anatomie ! Le professeur Bœckel — précédé d'un immense squelette au cliquetis sonore porté comme un drapeau — est suivi d'une procession où figurent ses propres filles ; il fait une entrée solennelle dans la salle de cours où sœurs et novices accueillent le cortège avec respect.

En 1888, le programme des fêtes de Pâques est bien rempli ; on consacre sept sœurs.

Visite de l'impératrice.

Le 20 août 1889, visite de l'impératrice au diaconat. Elle et l'empereur — c'était déjà Guillaume II, la première année de son règne, c'était la jeune impératrice Augusta-Victoria — sont dans Strasbourg bichonné, balayé, pavoisé en grande pompe : guirlandes, arcs de triomphe, verdure et rues sablées ! Sœur Sophie Pury propose que les enfants lui chantent un choral. La police, sur les dents, annonce l'arrivée de l'impératrice entre 9 et 10 heures. Aussitôt, les sœurs de passer robes et tabliers frais. Sœur Sophie va et vient, un bouquet en main ; les enfants sont placés en gradins. Les piqueurs arrivent à fond de train. Suit la voiture du maire, puis l'impératrice en chair et en os au milieu des « hoch ! » des damés d'honneur et de la population massée vers le portail.

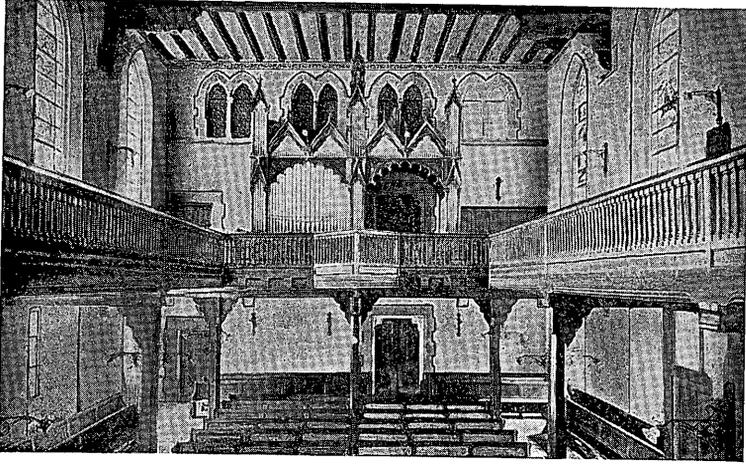
Le pasteur Fischer souhaite la bienvenue à Sa Majesté. Accompagnés par Sœur Elisabeth à l'harmonium, tous entonnent « Gott, der Vater Kröne Dich » que la noble dame écoute debout malgré l'offre d'un fauteuil ! L'impératrice — très gentille — s'informe de tout, parle anglais à une sœur anglaise, danois à une sœur danoise, visite la chapelle, les salles de malades, la salle d'opération, la terrasse, la pharmacie, la salle à manger. Elle serre la main de sœur Juncd et la félicite du chant oui : « Sie haben recht einüben müssen ; es sind junge und frische Stimmen dabei. »

Si la princesse de Hohenlohe visite peu après la maison, les arrivées, comme on va voir, ne sont point toutes de grands personnages.

Un petit Lorrain.

« Mercredi nous avons eu une belle surprise. Après une matinée au service des hommes, où nous ne savions comment arriver à laver et mettre au propre nos vieux pour la visite des médecins, voilà qu'un homme nous apporte, de la Lorraine, sur son dos, un énorme paquet. J'arrive et je vois que c'est de la chair. Il y a une tête, en arrière, avec une protubérance énorme du larynx ; on pose cela par terre et que vois-je ? cela marche, cela fourmille et recouvre un pauvre corps tout estropié qui a l'air d'appartenir à un garçon de 10 ans, mais se trouve être un jeune homme de 19 ans ! »

« Vite nous portons ce pauvre paquet, dans un drap, à la salle de bain, où, à grand'peine, Jean et moi le déshabillons. Mon Dieu ! quel corps, quels pauvres petits bras décharnés, quelles jambes toutes tordues, quel buste déformé, quelles plaies béantes et puantes au bas du dos, — le long des côtes, quelles éraflures ! J'ai appelé sœur Sophie de Pury dont le cœur se fendait à la vue d'une telle malpropreté, d'une telle misère. Je vous fais grâce des détails ; enfin une bonne savonnée a détruit des milliers de petits hôtes et nous avons couché dans un lit propre ce pauvre être que sa famille avait laissé croupir pendant des mois sur le plancher ; n'ayant d'autre nourriture que des pommes de terre et du pain qu'il grignotait lorsqu'on voulait bien approcher son bras de la bouche. La mère



Intérieur de la Chapelle des Diaconesses, à Strasbourg.

» est morte il y a sept mois et il est resté chez un beau-frère et des belles-
» sœurs méchants. Le pire, c'est que la tête retombe en arrière contre le
» dos. Dès le lendemain, nous l'avons retourné et j'ai pu soigner ses plaies.
» Il est conscient de tout, mais est incurable. »

Une autre note de sœur Junod revient, quelques mois après, sur cette
misère : « 5 janvier 1890, — le pauvre petit estropié lorrain a pris mal hier
» après-midi. Il s'est rendu compte que sa dernière heure approchait. Il m'a
» fait appeler ainsi que Jean ; nous lui avons chanté. Il a eu sa présence
» d'esprit jusqu'au bout. Quelle délivrance ! Il s'était beaucoup développé
» spirituellement ; il est mort en pleine paix. »

Rien là d'essentiel sans doute ? Furtif coup d'œil que nous jetons au
hasard, à Strasbourg, par la lucarne...

Le métier est dur.

Peu après, on confie à sœur Junod le service de 1^{re} classe — ce qu'elle
redoute le plus — le poste le plus difficile, le plus exigeant, malgré quatre
aides sous ses ordres. Elle écrit à sa mère : « Adieu les leçons de chant aux
» sœurs, les leçons à l'Asile, l'accompagnement dans les cultes ! J'ai cru
» que j'entendais mal. Que Dieu me vienne en aide ! Quel moment ! Il me
» semblait qu'on m'arrachait le cœur. Jamais rien ne m'est arrivé de plus
» douloureux depuis neuf ans. C'est un dépouillement auquel Dieu m'appelle.
» J'ai sangloté malgré moi ; je m'en repens. Priez pour moi. »

D'une mère, la réponse viendra, affectueuse et ferme : « Fortifie-toi
» et prends courage. Le Seigneur ne te laissera pas. Il trouve bon de te
» faire monter d'un cran l'échelle des responsabilités et des difficultés ; tu
» es aussi plus près des sommets d'où Il regarde les enfants des hommes et
» incline son oreille vers eux. De dépouillements en dépouillements, l'œuvre
» se fait en toi. »



Sœur Elisabeth Junod
(1861-1940).

Diaconesse de Strasbourg. Directrice
durant 40 ans de l'Hôpital Pourtalès.

La grippe va se déclarer peu après, et compliquer, à Strasbourg, la noble tâche de nos compatriotes.

D'autres Neuchâtelaises — de 1877 à 1889 — ont travaillé à la maison des diaconesses. Leur stage fut court. Sœur Berthe Messerli — de Neuchâtel — qui, depuis 6 ans, se dévoue à l'établissement, y rend le dernier soupir, en 1877 : « Son lit de mort » était si beau. Elle a pris congé de » nous toutes avec tant de naturel et » de simplicité, que l'amertume en fut » amoindrie. Je voudrais mourir comme » cela. Comme toujours, en pareil cas, » les sœurs amies ont chanté auprès » d'elle. C'était si émouvant qu'il nous » fallut un immense courage pour ne » pas éclater en sanglots avant la fin. » Mort poignante d'une sœur? — dénouement magnifique dans sa simplicité, mais combien réaliste puisque annonciateur, chaque fois, du départ de la prochaine...

Tandis que Mlle Sophie de Pourtalès, Mme Bouvier se font soigner ou sont là en pension, ainsi que les Warnery-Schlumberger, M. de Dietrich, Mlle de Nordling, Mme de Turkheim, M. et Mme Pierson, de Bischwiller, sœur Caroline Borel quitte soudain la maison afin de se rendre au chevet de son grand-père de 93 ans ; coutume constante que celle de libérer une collaboratrice pour qu'elle puisse entourer d'urgence un membre de sa propre famille.

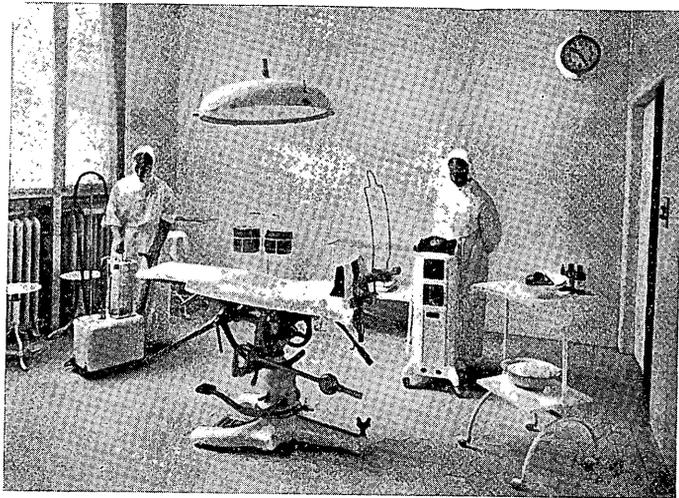
Nomination flatteuse. Les libéraux plus chrétiens que les radicaux ?

Dans une lettre, de Strasbourg, à sa mère à Neuchâtel, datée du 30 mai 1891, sœur Elisabeth Junod, stupéfaite elle-même, annonce que son comité auquel on s'est adressé, vient de lui confier la direction de l'Hôpital Pourtalès. Cette décision coïncide avec des mutations et de pendables rumeurs concernant plutôt l'Hôpital de la Ville en émoi, de vilains bruits circulant partout sur le compte d'une sœur C. et d'un directeur B. La portière de l'hôpital, « mauvaise langue » — renvoyée du jour au lendemain — n'est-elle pas allée, la sournoise, jusqu'à dire qu'elle a vu sœur C. tricoter un petit bas d'enfant? — Pensez donc ! Oh ! Oh ! Oh ? Un petit bas d'enfant...

L'insinuation, la calomnie sont de taille pour une agglomération comme la nôtre ! Les partis politiques s'en mêlent. Le Conseil municipal, à qui B. a demandé double enquête, obtient rétractations sous menace de

deux ans de prison pour diffamation. « Voilà une machination de Satan — » écrit sœur Elisabeth — et qui me fait particulièrement de peine parce » qu'elle parvient des libéraux, plutôt chrétiens, contre les radicaux qui le » sont plus ou moins » (sic).

A l'Hôpital Pourtalès, sœur Sophie Trauttmann, déjà âgée, quelque peu découragée par les médisances qui, en ville, fusent à ce moment-là dans le monde médical, se retire de la direction. Quelle sœur, très douée, ayant



Salle d'opération au diaconat.

fait ses preuves, pourrait la remplacer ? Sœur Junod s'impose. A son insu, Mlle Lucie Berger, de Strasbourg, n'a-t-elle pas promis jadis, à son père, d'envoyer une fois sa fille à Neuchâtel ? Tant pis, si le Dr Cornaz craint qu'une Neuchâteloise, à ce poste, ne soit point assez discrète. Bref, les objections tombent. Après trois semaines de vacances à Champey, sœur Elisabeth Junod s'achemine à pied de la rue de la Collégiale à l'Hôpital Pourtalès.

Diaconesse de Strasbourg, elle va diriger, durant quarante ans, en main de maître, cet important établissement privé.

Pour la commodité de cet exposé j'ai groupé, ci-devant, l'essentiel des renseignements relatifs à sœur Sophie Pury et sœur Marie Tribolet. Il faut cependant souligner, pour la bonne chronologie des faits, qu'au moment où sœur Junod quitte le diaconat pour l'Hôpital Pourtalès, sœur de Pury vit encore dix ans à Strasbourg en assumant la direction de la maison. A cette époque, sœur de Tribolet a encore vingt bonnes années d'activité devant elle. A elle seule, cette triple conjugaison — fortuite — de Neuchâteloises au travail légitimerait une notice sur ce thème. Combien plus, si l'on songe aux nombreuses autres Neuchâteloises, gardes-malades, pédagogues ou aides, qui peinèrent au diaconat et dans ses stations ! Combien plus encore si l'on

tient compte des quelque 200 diaconesses qu'au cours des ans nous envoya Strasbourg ?

Les rapports des Neuchâtelois avec Saint-Loup — où Elisabeth Junod se rend avec 3 collègues en 1902, pour fêter les 60 ans de cette maison-sœur — mériteraient aussi l'attention.

Pour demeurer fidèles à notre sujet circonscrit, signalons encore quelques départs de Neuchâtelaises pour les rives de l'Ill.

Jeanne Perrenoud, de Peseux, née en 1883, entre au diaconat en 1903. Elle se dévouera plus tard à l'Hôpital du Val-de-Travers puis à l'Hôpital Pourtalès. Elle sera — enfin — attachée au service radiologique de Strasbourg où elle continue à brillamment se distinguer. En 1908, une autre Neuchâteloise, Jeanne Stoll, née en 1872, entre au diaconat. La maison-mère et l'Hôpital du Val-de-Travers bénéficieront longtemps de son assiduité.

Journée commémorative le 12 mai 1909. Il y a cinquante ans que les diaconesses de Strasbourg sont à l'Hôpital Pourtalès ! Un dîner fleuri — agrémenté de chœurs — les réunit. Sont présentes aussi, les trois Sœurs-directrices de Couvet, de Corcelles et de l'Hôpital de la Ville. Le Dr Cornaz, âgé de 84 ans, apporte à ce dîner son récit vécu en 1859, de la fameuse relève — par les Sœurs de Strasbourg — des Dames hospitalières ou Sœurs catholiques de Besançon.

Le « journal » parfois primesautier, toujours précis, de sœur Junod fait défiler sous nos yeux, à « Pourtalès », médecins, aumôniers, donneurs de concerts, conférenciers, animateurs de cérémonies. On y assiste même aux succès opératoires et aux débuts de l'aviation régionale en 1910¹.

A Strasbourg. Période troublée.

Au delà de 1910, le développement du diaconat ne cesse de s'opérer par étapes, mais non sans accroc. En 1912, le Collège Lucie Berger, installé depuis 1908 dans un immeuble neuf, rue Saint-Marc, est doté d'une *Ecole féminine, familiale et sociale* préparant les jeunes filles, non à une carrière spéciale, mais à leur rôle d'épouse et de mère. Vers la fin de sa cinquantième année, le Bon-Pasteur aura donné refuge à plus de 7.000 jeunes filles. Ce jubilé est célébré en 1922. Peu après, se fonde l'association des anciennes élèves du Collège Lucie Berger.

Les tâches redoublent à ce point — à Strasbourg — que la maison-mère va devoir contre son gré, rappeler ses diaconesses d'un peu partout. Les rappels commencent en 1913.

Quand éclate la guerre de 1914, vingt-cinq diaconesses de Strasbourg sont aussitôt mobilisées pour les ambulances françaises. La plus grande partie des sœurs travaillant en Suisse doivent réintégrer l'établissement. Quand les Allemands envahissent la Belgique et la France, le diaconat

¹ D'autres détails sur l'Hôpital Pourtalès sont réunis dans ma chronique consacrée à cet établissement.

— aussitôt transformé en lazaret de forteresse — regorge sans cesse de blessés.

En octobre 1915, le diaconat dénonce son contrat — pour avril 1916 — avec notre Hôpital de la Ville qu'il a desservi 67 ans.

Au milieu d'une Europe enflammée, les événements sont tels, que les sœurs de Strasbourg sont petit à petit remplacées — presque partout — par les sœurs de Saint-Loup. Saint-Loup insiste pour que Strasbourg continue à desservir l'Hôpital des Cadolles quelques mois encore.

Malgré cette régression forcée du stationnement strasbourgeois chez nous, une nouvelle Neuchâteloise, pédagogue brevetée, Mlle Jeanne Weber, née à Corcelles en 1897, fille de M. Emile Weber, viticulteur, entre en 1920 comme novice au Diaconat. La cérémonie de sa consécration comme sœur — en 1923 — sera présidée, sur les bords de l'Ill, par le pasteur Georges Vivien, infatigable animateur, à ce moment-là, de sa fort belle paroisse de Corcelles-Cormondrèche¹. Sœur Jeanne Weber restera dix-neuf ans à la maison-mère. Rentrée en Suisse au moment de la seconde guerre, elle sera attachée, de 1939 à 1947, à Saint-Loup, qui lui confie à Leysin, la direction de l'asile de l'Espérance. A la fin des hostilités, elle rentre en Alsace. Dès 1951, elle dirige — flatteuse responsabilité — l'Hôpital Chenal, à Sainte-Marie-aux-Mines.



*Sœur Jeanne Weber,
de Corcelles.*

Diaconesse de Strasbourg.

Pénurie générale de recrutement. Décès de Sœur Elisabeth Junod.

En 1928 et 1929, l'Hospice de la Côte et l'Hôpital de Couvet, à leur tour, doivent prendre congé de leurs sœurs d'Alsace. Nos journaux expriment d'unanimes regrets : « Cette nouvelle peindra tous ceux qui ont apprécié le dévouement à toute épreuve de ces sœurs qui, quoique en majorité Alsaciennes, étaient devenues Neuchâteloises de cœur ! » La Suisse libérale écrit : « On espère encore conserver les sœurs de Strasbourg de l'Hôpital Pourtalès. » A Corcelles, la relève se fait par les diaconesses de Berne. A Couvet par celles de Saint-Loup².

¹ On trouve — dans le tome II de « Patrie neuchâteloise », p. 77 à 83 — une notice sur le temple et la paroisse de Corcelles-Cormondrèche, avec portrait de M. le pasteur de l'Eglise nationale Georges Vivien, exécuté par Mlle J. Lombard. Ce fut longtemps le seul temple du pays où — régulièrement — dès le début de la sonnerie des cloches, on ne trouvait plus de places assises, tant était aimé et prêchait avec distinction M. Georges Vivien, père de M. le pasteur Jean Vivien, chef actuel, non moins distingué, d'une des paroisses de notre ville.

² Pour Couvet seulement, j'ai pu repérer le stationnement de 45 diaconesses de Strasbourg qui se succédèrent à l'Hôpital depuis son ouverture à 1929. Tour à tour,



Dernières Sœurs de Strasbourg à l'Hospice de la Côte à Corcelles, en 1929.

De gauche à droite : Sœur Marie Geissler, Docteur Aug. Parel, Sœur Sabine Widmer, directrice, Pasteur Dumont, président du Comité, Sœur Suzanne Brodbeck, M. Fs Rossel, économe, Sœur Emma Bonfico.

Une pénurie de recrutement se fait sentir partout. Sœur Myriam Krüger — bien connue à Neuchâtel, Couvet et Corcelles — est nommée directrice à Strasbourg au décès de sœur-supérieure Selma Jung de Sainte-Marie-aux-Mines, qui, elle-même, a succédé à sœur Alice Corbett.

L'automne 1930, sœur Elisabeth Junod se rend à Strasbourg. On désire joyeusement fêter ses cinquante ans de service pour la maison. Ce jubilé précède de peu celui de la Réformation.

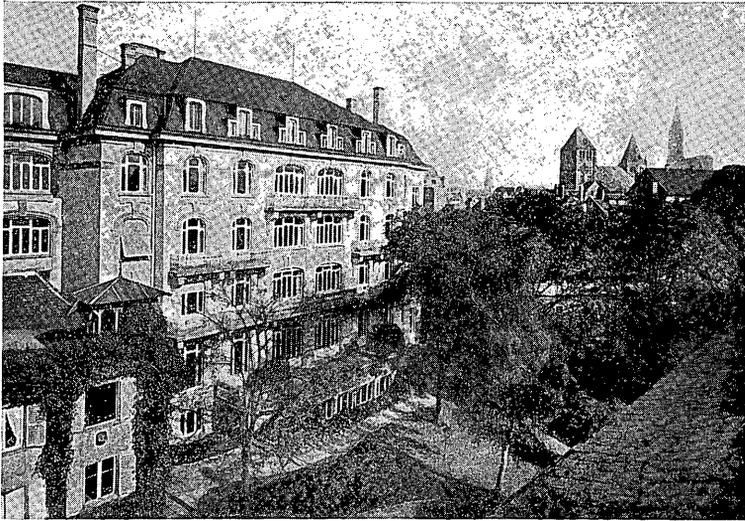
Sœur Junod décide de se retirer l'année suivante.

A sa retraite, elle ne rompt point avec Strasbourg et s'y rend au contraire. Elle continuera à vouer son intérêt à une institution à laquelle elle a offert le meilleur d'elle-même.

Au cours d'un culte de circonstance, le 21 octobre 1936, à la Chapelle de la Maladière — manifestation présidée par le Dr Albert de Pourtalès et M. George de Tribolet — la direction de l'Hôpital Pourtalès prend congé de ses diaconesses de Strasbourg remplacées par les sœurs de Saint-Loup. C'est le dénouement d'une chaude amitié, d'une intime collaboration de 77 ans. Les *dernières diaconesses de Strasbourg encore stationnées en Suisse* regagnent ainsi la maison-mère !

Quatre ans plus tard, en octobre 1940, sœur Elisabeth Junod reposera dans le cimetière du diaconat, à côté de ses amies. Sœur Junod vécut 79 années en consacrant généreusement 60 à un pieux idéal social reliant Neuchâtel et Strasbourg par une trame toute de fidélité et de charité. Sa belle carrière méritait d'être décrite.

les médecins chefs, docteurs Lersch, Otz, Mæbus, Gander et Vaucher, ne manquent jamais, dans leurs rapports annuels, de les louer sans réserve.



Le Collège Lucie Berger.

A l'arrière plan, à droite, la Cathédrale de Strasbourg.

Difficultés. Elan nouveau.

Une nouvelle guerre enrayer encore l'essor du diaconat. Le 3 septembre 1939, évacuation de toute la maison à Rothau, à destination de la Dordogne. Le 10 septembre, cent cinquante diaconesses avec malades en traitement, pensionnaires et personnel de l'établissement, sont reçues aux asiles John Bost, à La Force !

Un peu plus d'un an après, le 2 octobre 1940, retour de toute l'institution à Strasbourg ! La maison de santé, occupée par les troupes, est devenue inutilisable. Installations sanitaires et de chauffage endommagés. Réinstallation au bâtiment annexe où après réquisition des locaux par l'autorité militaire, il ne reste que 50 lits.

Sœur supérieure, Myriam Krüger, s'est retirée. Le pasteur Metzenthin, expulsé par les Allemands, est chargé de la paroisse de Brumath. Sœur Mathilde Zuhrschnegg de la maison allemande de Nonnenwayer a passé temporairement directrice.

Le centenaire du diaconat est célébré dans l'intimité, le 7 juin 1942 — en pleine guerre — dans deux des douze églises de Strasbourg. Culte solennel du pasteur Hartenstein à l'Eglise Saint-Thomas, célèbre gardienne des monuments des Schœpflin et Koch, d'Oberlin, des Jean Schweighaeuser et Türckheim ; gardienne aussi du mausolée du maréchal de Saxe, par Pigalle. Seconde cérémonie au Temple réformé, où s'expriment les représentants des églises de Strasbourg et des maisons-sœurs. Au milieu d'heures difficiles, l'on évoque un long passé d'abnégation et de grandeur. On comptera plus tard que durant la dernière guerre — aux remous lamentables — trente sœurs sont décédées.

De 1945 à 1949, les entrées de novices redeviennent pourtant nombreuses. Le 15 avril 1945 — déjà — réouverture du Collège Lucie Berger qui, en 1941, sous l'occupation allemande, est devenu La Marie Hardt Schule ! L'année suivante, l'Internat — à l'exception de l'école féminine sociale — réintègre le nouveau bâtiment occupé successivement par des troupes allemandes, françaises, américaines. Ce collège réunira rapidement 500 élèves, dont 126 internes. Légitime est le rayonnement de cet institut privé, soumis aux autorités universitaires. Mlle Williamson, directrice adjointe pour l'externat, seconde la direction générale confiée à un professeur, Mlle Poul. Ce collège — fils spirituel de la maison — a repris fort bel élan. C'est l'unique internat protestant, de jeunes filles, de l'est de la France.

En octobre 1945, sœur Marie Bouniol — de la maison de Neuilly, à Paris — est nommée sœur supérieure. Je la remercie ici de m'avoir — après ma visite à Strasbourg — communiqué l'essentiel des archives nécessaire à cette étude. Disons encore que le diaconat, animé d'un souffle toujours renouvelé, a créé, également en 1945, une *Ecole préparatoire d'infirmières*.



M. Georges de Tribolet.

Ancien missionnaire.
Pasteur aumônier du Diaconat
de Strasbourg de 1933 à 1939.

Si les actuelles conjonctures offrent aujourd'hui à l'établissement l'occasion de recruter des diaconesses plutôt en France que dans notre région, il convient cependant de noter qu'en souvenir d'une fructueuse tradition de collaboration neuchâteloise, il a recouru — de mars 1933 à septembre 1939 — soit durant six ans, comme pasteur-aumônier, à M. Georges de Tribolet, ancien missionnaire, habitant Montmollin, neveu de Sœur Marie de Tribolet, de généreuse mémoire.

M. de Tribolet effectua, de même, à Strasbourg — en 1951, 1952 et 1953 — de précieux remplacements de durée prolongée.

Signalons, en terminant, que dès 1945, M. Charly Frey est à la tête du diaconat, tandis que M. le pasteur Mary, de Baar, en Bas-Rhin, en est, depuis 1953, nouvel aumônier se consacrant entièrement à l'œuvre.

Conclusion.

Ma gratitude — pour la documentation que j'ai obtenue — ne s'adresse point qu'à Strasbourg, mais aussi à l'Hôpital du Val-de-Travers, à l'Hospice de la Côte, à l'Hôpital Pourtalès, aux archives de la ville, ainsi qu'aux personnes m'ayant remis clichés ou photographies illustrant par l'image cette modeste étude.

LE DIACONAT DE STRASBOURG

Ne nous faisons pas d'illusions. Notre pays de Neuchâtel est un *petit* pays. Malgré la tentation que l'on peut ou que l'on doit avoir d'analyser certains traits de notre passé sous l'éclairage politique, européen ou diplomatique, notre histoire neuchâteloise est — et demeurera toujours — ce qu'on s'accorde à désigner sous le nom de *petite* histoire.

Le passé du diaconat de Strasbourg — plein de joies, de sacrifices et d'honneur — comportant une forte pénétration alsacienne chez nous, exigeant un déploiement exceptionnel et parfois dramatique de nos propres énergies régionales, méritait d'être restitué, fût-ce même de façon fragmentaire.

A mon gré, il le mérite d'autant plus qu'il est intégré à notre patrimoine et qu'il éclaire d'une vive lumière, pour une fois, — non les exploits plus ou moins héroïques de nos pères, — mais les généreuses et indiscutables qualités de nos compagnes, les *Neuchâteloises*¹.

¹ Cette modeste étude — présentée à la séance du 3 septembre 1953 de la Section de Neuchâtel de la Société d'histoire et d'archéologie — obtint le « prix Fritz Kunz 1954 ». (Rapport du président du jury, M. Louis-Edouard Roulet, professeur d'histoire à l'Université : *Musée neuchâtelois* : 1954, p. 85 et 154.)